

Askia racontait que sa mère, dans son délire final, n'avait cessé d'évoquer des lettres que lui aurait envoyées de Paris son père, Sidi Ben Sylla Mohammed. Des photos aussi. Qu'il n'avait jamais vues. Un jour cependant, il partit sur les traces de l'absent, le père. Il partit, non pas pour retrouver l'absent. Il pouvait vivre avec les trous dans sa généalogie. Il partit parce qu'il y avait eu aussi ces mots étranges de la mère : « Longtemps, nous avons été sur les routes, mon fils. Et partout, on nous a appelés les pieds sales. Si tu partais, tu comprendrais. Pourquoi ils nous ont appelés les pieds sales. »

Paris. Cet après-midi-là, il se trouvait devant le 102, rue Auguste-Comte parce que, trois jours plus tôt, une cliente, dans son taxi, lui avait avoué avoir photographié Sidi Ben Sylla Mohammed. Étudiant son visage à travers le rétroviseur, elle avait dit : « Vous ressemblez à quelqu'un. Un homme au turban qui a posé pour moi il y a quelques années... » Ce n'était pas la première fois qu'une passagère lui faisait le coup de la ressemblance, histoire d'échanger quelques mots. Et,

bien des fois, la rencontre des mots pouvait se muer en celle des corps pour tromper l'ennui. Le vide au fond de la peau et de la nuit noire. Ce soir-là, toutefois, la fille mentionna le turban, détail qui faisait écho aux paroles lointaines de la mère d'Askia. Sa génitrice avait en effet le même refrain : « Tu lui ressembles, Askia. Si tu portais un turban toi aussi, ce serait parfait. J'aurais l'impression que c'est lui qui est revenu. Juste l'impression. Car il ne reviendra pas. » Il était alors adolescent. Plus de trente années avaient passé depuis, et Askia n'était pas parti pour vérifier sa ressemblance avec l'absent. Il voulut néanmoins voir les photos, et la fille lui répondit que ce serait possible plus tard. Elle devait s'absenter une ou deux semaines pour un boulot en province.

Askia avait pris les routes parce qu'il y avait eu cette autre phrase mystérieuse de la mère : « La malédiction de la famille, c'est d'enchaîner les départs, de marcher des milliers de chemins jusqu'à l'épuisement et la mort. Regarde-toi, mon fils, tu n'arrêtes pas de courir dans la nuit avec ton taxi... » Difficile de comprendre la mère et ses mots. Askia savait juste que, avec le métier qu'il faisait, il devait courir les routes. Cependant, dans sa fuite sur les pavés du Nord, il voulait vérifier si sa mécanique programmée pour courir pouvait s'arrêter... Sur le trottoir passèrent devant lui un chien et sa maîtresse.

Il se rappela que, enfant, quand il passait ses journées au dépotoir des Trois-Collines, dans la banlieue misérable des tropiques où il avait débarqué avec sa mère, il côtoyait des chiens qu'il n'aimait pas. Spécialement celui du père Lem nommé Pontos.